

J'HABITAIS rue de Musset (et non *Alfred de...* sans doute pour unir le père du poète, Musset-Pathay, fonctionnaire au ministère de la Guerre, ou le frère Paul, au plus classique des Romantiques qui, entre deux cours de dessin, contemplait la lune — comme un point sur un i — au-dessus du clocher de l'église d'Auteuil). Au siècle dernier, la famille Musset venait en villégiature rue Boileau, près de ma demeure, car Auteuil était alors ce village où les curistes prenaient les eaux. Il ne me déplaisait pas de vivre en ces lieux qu'avaient hanté Despréaux, Molière, La Fontaine, Racine, avant Florian, Gautier et tant d'autres. Presque en face de nos fenêtres se trouvait le *Laboratoire Aérodynamique Eiffel*.

Mon père, Julien Danceny, chirurgien à l'hôpital de Compiègne, avait, depuis le début de la guerre, délaissé Paris. Je le savais épris de l'Oise et, plus encore, de sa seconde femme, Daniéla, qui avait succédé à ma mère deux ans après qu'elle nous eut abandonnés. Je reparlerai de tout cela.

## LA SOURIS VERTE

J'étais, en quelque sorte, le gardien de l'appartement. Je vivais seul et m'en accordais fort bien. Mon quartier était le prolongement de mon refuge, une sorte de vaste jardin ou d'inépuisable dédale. Je ne le quittais que pour me rendre au quartier Latin où je suivais des cours d'histoire et de littérature médiévales. Je n'imaginais pas que l'on pût vivre ailleurs qu'à Paris, cette cité délicieuse et difficile, pour un temps blessée, endormie, mais toujours prête à la guérison et à l'éveil. En ces temps de l'Occupation, je l'aimais comme on aime un visage de beauté caché derrière un voile de deuil. Je me surprénais à lire Paris comme une partition, chacun de ses quartiers offrant ses mouvements, ses alternations et ses nuances : *lento* de la Seine, *capriccioso* d'une robe fleurie, *gracioso* d'un sourire, et j'appliquais aussi bien les termes de l'exécution musicale à mes états d'esprit, du *vivace* au *grave*, du *languido* au *lamentabile*.

Dans Auteuil silencieux, je marchais sans cesse comme si, face à l'armée occupante, j'avais pour mission de reprendre possession des lieux. J'aimais les abords du noir viaduc édifié pour le chemin de fer de ceinture, avec ses arches massives, ses voûtes en meulière, ses pierres de taille, peut-être parce que ce monstre antédiluvien portait ses effrois. Je le longuais jusqu'à la Seine couleur d'ardoise, au Point-du-Jour. Suivant des yeux d'indolentes péniches, je pensais à des aventures maritimes dont je dispersais bientôt les clichés pour me laisser envahir par la réalité, l'étrange

## LA SOURIS VERTE

apaisement qui me ramenaient à moi plutôt que de me transporter vers de lointaines îles.

Le départ de ma mère pour l'Amérique m'avait rejeté dans une solitude intérieure qui, dès Jean-Baptiste-Say, fit de moi un lycéen misanthrope, puis un étudiant attentif à ses cours et ne se mêlant guère à ses condisciples. Ne recherchant pas la compagnie d'autrui, nul ne recherchait la mienne. Je vivais dans l'ancre-moi tout en contemplant le spectacle de la vie comme si j'en espérais quelque miracle qui m'arracherait à une grisaille convenant à l'époque.

Pour cette quête, je promenais ce corps longiligne et cet esprit désabusé, cette passion retenue et cette fièvre froide. Je marchais jusqu'au fronton de pelote basque où le Ramuntcho de Loti m'entraînait vers une expédition de contrebande. Franchir la ligne de démarcation, puis les Pyrénées pour rejoindre la France libre, j'y songeais sans parvenir à dépasser mon projet. Une voix me conseillait l'attente ; la chaîne des études, les liens familiaux me retenaient. Je ne me situais politiquement que par rapport à l'état de mon pays. J'arbitrais mal mes propres débats. La sympathie que j'éprouvais pour l'homme de Londres se mêlait de scepticisme ; je voyais en lui un don Quichotte dont je regrettais qu'il fût militaire. Ma vie spirituelle hésitait entre la foi et l'athéisme ; j'ignorais encore qu'il s'agissait du début d'une longue partie d'échecs. Séduit par une mosaïque d'idées en mouvement, je ne m'accordais que sur mon refus du bruit des bottes et du pas de l'oie.

## LA SOURIS VERTE

J'avais fait partie de ce groupe d'étudiants et de lycéens qui, le 11 novembre, avait tenté de monter les Champs-Élysées pour déposer des fleurs sur le tombeau du soldat inconnu, tentative vouée à l'échec : la police nous dispersa en partie avant le tir des Allemands. J'échappai aux balles et à l'arrestation. L'université fermée, le recteur destitué, je partis rejoindre mon père à Compiègne. J'en revins quinze jours plus tard portant un sac tyrolien d'où dépassait une pompe à bicyclette. Il était convenu de ridiculiser les aviateurs de la Luftwaffe en imitant le port à leur côté d'une courte dague : une règle, un stylographe ou, mieux, une pompe à vélo faisaient l'affaire. Comme le gros Goering avait installé son quartier général au Luxembourg, les cibles ne manquaient pas.

Souvent, je regagnais Auteuil à pied. Le soir, avant le couvre-feu, à la nuit tombante, les passants se hâtaient, certains tenant une lampe de poche au verre bleuté ; ces lumières dansantes créaient une fantasmagorie. Le silence envahissait les rues, que rompait un bruit de pédalier à moins qu'un convoi militaire ne traversât l'avenue de Versailles en direction de l'ouest selon les indications de nombreux panneaux à gros caractères noirs imitant le gothique.

Bien que mon père m'eût conseillé la prudence, j'aimais sortir la nuit, braver l'interdiction, tenter le danger. La nuit de Paris m'appartenait, devenait ma compagne musicale, ma possession. Je restais le seul habitant de la ville, son maître. La concierge de l'immeuble, Mme Olympe, qui joue un rôle dans

## LA SOURIS VERTE

cette histoire, m'adressait des reproches : « Tu es encore sorti la nuit à pas d'heure. Marcou, ce n'est pas bien. La prochaine fois, je ne tirerai pas le cordon. Tu finiras par passer la nuit au poste. Ça te pend au nez comme un sifflet de deux sous... » Sa punition était de m'appeler Marcou, diminutif que je détestais. « Mme Olympe, disais-je, mon nom est Danceny et mon prénom Marc. » Elle répondait : « Pas quand tu fais des bêtises ! »

Je riaais. J'adorais Mme Olympe. Elle faisait partie de la famille. Ses cheveux gris étaient noués au sommet de sa tête en une grosse boule de telle manière qu'on pensait à la pomme préparée pour l'exploit de Guillaume Tell. Ses bonnes joues rouges, son embonpoint inspiraient confiance. Sa façon de commère était atténuée par les intonations flûtées de sa voix. Merveilleuse cuisinière, elle tenait les restrictions alimentaires pour un défi personnel ; du combat quotidien, elle comptait bien sortir victorieuse. Sa tenue de guerre consistait en un vaste tablier bleu qu'elle ne quittait jamais, son arme étant un livre de cuisine qu'elle tenait d'une main à hauteur des yeux tandis qu'elle cuisinait de l'autre. La voir, provoquer ses confidences, surprendre les perles du parler populaire me ravissaient. Grâce à cette dame Olympe, je n'étais pas tout à fait seul à Paris.

Les Allemands, avec leurs rites, leurs symboles, leurs oriflammes, leurs banderoles, ces drapeaux où,

## LA SOURIS VERTE

dans un cercle blanc sur fond rouge, se dessinait la croix gammée telle une araignée noire, leurs chants guerriers, me paraissaient venus d'un univers éloigné dans le temps. Des drapeaux, ils en plantaient sur tous les monuments comme des étiquettes sur des mottes de beurre. Cette manie indiquait pour moi une régression, une insulte au monde moderne et aussi à la véritable Allemagne, celle que mon père m'avait fait connaître par la musique et la littérature. Je voulais croire à l'existence d'autres Allemands soumis à cet ordre brutal qui attendaient, comme nous, de s'en délivrer.

Ma participation au défilé du 11 novembre n'avait pas déplu à mon père. Il m'engagea cependant à ne pas récidiver : dans un premier temps, la résistance devait être celle passive de l'indifférence, ce que le peuple avait spontanément compris. « Oublie la haine, me dit-il, c'est une déperdition de force. Il faut attendre. Donne-toi tout entier à tes études... » Attendre, me disais-je, mais quoi ? Il ajouta : « Plus tard, nous reparlerons. Tu verras, un jour, l'Ennemi... » Il n'employait jamais le mot « boche » cher aux gens de sa génération, et non plus des sobriquets sans cesse renouvelés : fridolins, frizous, frisés, fritz, chleuhs, doryphores, vert-de-gris. Sa connaissance du monde allemand devait en être la cause.

Mes promenades dans la ville hagarde se poursuivaient. Dans mon souvenir, il me semble qu'elles ne firent qu'une seule randonnée s'étendant sur des

## LA SOURIS VERTE

jours et des jours. Du quartier basque, en remontant vers la porte Saint-Cloud, puis en empruntant la rue Michel-Ange, l'avenue Mozart, j'allais sur le territoire des Russes blancs. Églises orthodoxes, épiceries typiques m'attiraient ; il en reste aujourd'hui des traces même si le chauffeur de taxi en blouse grise, ancien général ou comte, a disparu. Je m'arrêtais parfois pour manger dans une arrière-boutique un bortsch trop clair. Ainsi allaient mes dépaysements. Je regardais tout, immeubles, vitrines démunies montrant des objets factices ; des ardoises indiquaient les répartitions de vivres, les jours où tel ticket d'alimentation serait honoré. Je restais à l'affût d'une phrase, d'un mot ouvrant des portes secrètes et qui répondrait à mon attente vague d'un je-ne-sais-quoi éloignant le gris des jours.

Sur l'avenue apparaissait un défilé de soldats feldgrau, jambes de pantalon repliées dans les bottes, uniformes repassés, vestes trop courtes ou manteaux trop longs, baïonnette noire au côté droit, étui revolver à gauche, parfois en calot, parfois casqués, avec fusil, sac à dos plat sous lequel pendait le cylindre de la boîte du masque à gaz. Un side-car les précédait portant deux gendarmes reconnaissables à la plaque *feld-gendarmerie* attachée au cou par un collier de chaînons d'acier comme une marque d'alcool sur une carafe ou un prix de concours agricole sur du bétail. Au carrefour, le passager sautait du siège et réglait la circulation au moyen d'un bâton terminé par un disque rouge. Les soldats

## LA SOURIS VERTE

avançaient sans que nul les regardât, n'existant que pour eux-mêmes. Étaient-ils conscients de l'absurdité de leur marche ? S'enivraient-ils du bruit de leurs bottes ? Sur l'ordre rauque d'un gradé, ils entonnaient un chant viril et lourd avec des arrêts et des reprises brusques. Les pas rythmaient, chacun d'eux pesant un quintal. Les chants ne parvenaient à aucune oreille pas plus que les yeux ne voyaient cette troupe devenue inexistante parce que les Parisiens le voulaient ainsi. Si réels, je ne parvenais pas à imaginer ces soldats au présent ; tel un visionnaire, je les situais dans un passé estompé dans la brume, je voguais plus loin que cette époque de mes vingt ans décimés, dans un au-delà où soufflait l'air de la liberté.

Un matin, sur l'avenue, près du marché de plein vent, un changement dans le rite militaire se produisit : des soldates, des « souris grises » défilaient. Comme les hommes, elles marchaient au pas cadencé, avec application, mais sans allure, par manque d'entraînement ou parce que la jupe entravait la marche. Je constatai un phénomène : où les hommes étaient ignorés, les femmes retinrent l'attention. Les ménagères, les marchandes des quatre-saisons furent prises d'indignation. Des soldats, passe encore, c'était depuis des années leur lot et leur métier, mais là, des femmes, c'en était trop, cela devenait une insulte personnelle pour leur sexe. Aussi quand ces femmes en uniforme chantèrent, des



## LA SOURIS VERTE

éclats de rire, des quolibets fusèrent, l'accent parigot, la gouaille, l'imagerie du langage populaire venant à la rescousse, avec des « Vise un peu celle-là... Et l'autre, la petite grosse... Ce qu'elles sont tartes ! » Toutes les tares physiques furent désignées, caricaturées. Les marchandes, poings sur les hanches, avec un air de défi rigolard, armées de misogynie, retrouvaient la hargne, la faconde, les coups de gueule des furies révolutionnaires, des mères Angot de tous les temps. Oubliant leurs propres imperfections, elles s'érigèrent en juges impitoyables. Les soldates, la colère impuissante et la gêne sur le visage, pressèrent le pas. J'en vins à me demander si, faite par les femmes, nous n'aurions pas gagné la guerre. J'étais partagé entre deux sentiments : le plaisir d'une revanche, fût-elle temporaire, contre la soldatesque, le regret (ma bonne éducation ?) qu'on s'en prît à ces filles.

Je ne me donnerais pas les gants de faire croire que je réprouvais cette attitude : sans participer aux huées, je ne dissimulai pas mon sourire. Cette scène, le lecteur comprendra bientôt pourquoi, me frappa. On ne revit pas de défilé de soldates. Quand les hommes les remplacèrent, tout revint, si l'on peut dire, dans l'ordre, et l'avenue fut de nouveau sans regard.